

# QUETTEHOU

## Sommaire

Identité, Toponymie	page 1...	Haras du Rabey	page 17...
A propos de la mairie	page 1...	Ferme du Rabey	page 18...
Un peu d'histoire ... à savoir	page 2...	Cours d'eau, Ponts	page 18...
Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire	page 5...	Moulins à eau :	
Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir :		Histoire des moulins	page 19...
Eglise Saint-Vigor	page 8...	Moulin du Dick	page 20...
Chapelle Notre-Dame de Grâce	page 9...	Moulin de la Bitoterie	page 20...
Presbytère	page 10...	Moulin à tan	page 20...
Ysamberville	page 10...	Moulin d'Ancteville	page 21...
Valvacher	page 10...	Lavoirs, Fontaines, Etangs	page 21...
Manoir de Thybosville	page 12...	Croix de chemin, Calvaires, Oratoires	page 21...
Manoir Chandeleur	page 14...	Communes limitrophes & plans	page 22...
Halles aux grains	page 15...	Randonner à Quettehou	page 23...
Gare de Quettehou	page 16...	Sources	page 23...
Bois du Rabey	page 17...		

## Identité, Toponymie

**Quettehou** appartient à l'arrondissement de Cherbourg, au Canton du Val de Saire (anciennement au canton de Quettehou), et appartenait, jusqu'à fin 2016, à l'intercommunalité du Val de Saire.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2019, Quettehou est commune déléguée de la commune nouvelle de Quettehou (Quettehou-Morsalines), qui appartient désormais à la Communauté d'Agglomération du Cotentin (CAC).

Les habitants de Quettehou se nomment les Quettehouais(es).

Quettehou compte 1583 habitants (recensement 2017) sur une superficie de 16.17 km<sup>2</sup> soit 98 hab. / km<sup>2</sup>. (83,2 pour la Manche, 111,2 pour la Normandie et 105.9 pour la France).

Le nom de la paroisse est attesté sous les formes *Chetellehou* (1042), *Chetehoil* (1080-1082), *Chetehol* (1080-1081), *Chetehulumum* (1066-1083), *Kethehou* (1214), *Quetehou* (1333), *Kethehou* (1214,1333), *Katehumo* (1251), *Katheumo* (1333), *Kethehou* (1214,1236,1253).

François de Beaurepaire (Historien et chercheur, passionné par la toponymie, qui a écrit un ouvrage de référence « *les noms des communes et anciennes de la Manche* ») identifie dans le premier élément le nom de personne scandinave *Ketil* qu'on retrouve dans Quettetot et Quetreville et que perpétuent les noms de famille Quetil et Quetel. Le deuxième élément, l'appellatif *hoh-* présent dans plusieurs autres noms en *-hou*, Nêhou, Tribehou etc... avait le sens de rivage ou prairie humide.

René Lepelley (1925-2001), linguiste de profession, spécialiste de dialectologie, propose le scandinave *holmr*, île, précédé du nom *Ketil*.

Quettehou se prononce « kéthou ».

Depuis 2016, Quettehou est classée « Commune touristique », et attire chaque de nombreux estivants. Quettehou a un riche passé comme son nom l'atteste, et un patrimoine intéressant (église, mairie, halle aux grains, chapelle, etc.).

## A propos de la mairie

Après la Révolution, ne possédant que l'église, la toute jeune commune établit la mairie dans la sacristie. Mais comme chef-lieu de canton, elle devait disposer aussi d'un bâtiment pour accueillir le Justice de Paix. Début XIX<sup>e</sup>, un terrain à l'est du champ de foire est acheté par la commune en vue d'y construire la mairie et les écoles. Mais le coût des travaux est trop important, alors en attendant, la mairie et le local du Juge de Paix sont abrités dans une maison en location, et l'école dans une autre, à l'angle de la rue du Bourg et de la rue Sainte-Marie.

En 1840, ces bâtiments sont mis en vente, mais la commune ne peut les acheter jugeant le prix trop élevé.

Finalement il faut attendre 1843 pour qu'enfin la nouvelle maison soit construite : un grand bâtiment à deux étages. Une couronne est ébauchée sur le fronton. Il abrite la mairie (encore aujourd'hui) avec tous ses services administratifs, le Prétoire du Juge de Paix et des logements de fonction.



## Un peu d'Histoire... à savoir

✓ Quettehou devait être un petit village au bord de la mer, loin des grandes routes des invasions terrestres. Les invasions gauloises ne se firent qu'imperceptiblement. La conquête romaine elle-même fit sans doute peu de bruit à Quettehou.

Les invasions germaniques apportent la première modification sensible de ce que deviendra un jour Quettehou, et en particulier son premier nom ; Ysemberville. Le nouveau maître Ysembert s'installe en arrière, à l'orée de la forêt, au pied de la colline, avec esclaves, outils modernes pour entreprendre de la défricher. Ainsi, s'établit sa « villa », vaste domaine agricole, avec de grands bâtiments en bois, constructions modernes pour l'époque...

Peu à peu, les esclaves sont affranchis et construisent leurs propres maisons. Ainsi la « villa » devient un village. (Aujourd'hui le quartier d'Isamberville où se trouve la chapelle Notre Dame de Grâce)

✓ Selon la légende, Saint Vigor et Saint Blaise, deux étranges visiteurs, arrivèrent le long de la côte par le Sud. Un soir, ils aperçoivent, au-delà d'un ruisseau, un pays riche avec un beau village. Une planche permet de franchir le ruisseau. Saint Vigor passe le premier. Émerveillé, il pousse la planche à l'eau pour rester seul maître du terrain. Saint Blaise en est réduit à passer la nuit dans une grotte, tandis que Saint Vigor est accueilli au village. Saint Vigor évangélise Ysemberville. Saint Blaise doit se contenter de Morsalines. Le pays est alors évangélisé et une première église est construite à Ysemberville à la place de la chapelle actuelle...ainsi s'est créée la paroisse « Sainte Marie d'Ysemberville ».

✓ Au IX<sup>e</sup> siècle, de nouveaux envahisseurs arrivent par la mer, ce sont les Vikings. Un château-fort est construit près des Etoquets, au « Mont Haguez » (à la limite de La Pernelle) qui est cité par le poète normand du XII<sup>e</sup> siècle, Wace dit aussi Guace ou Vistace, dans le *Roman de Rouou*. Dans un passage de cet ouvrage, il décrit les ravages scandinaves en Normandie, et décrit la résistance du château d'Abilant, sur ce mont. C'était sans doute une palissade et des tours de bois derrière un fossé, d'où l'on peut surveiller la basse vallée de la Saire, où les navires vikings peuvent débarquer.



Les Vikings peuvent arriver à l'improviste, en pleine nuit, massacrer, piller, incendier et repartir comme ils sont venus !

✓ Pendant cent ans, les Vikings ravagent tout le pays qui est en grande partie dépeuplé. Puis, peu à peu, ils s'installent. Ceux qui se fixent dans le Cotentin sont généralement des Norvégiens venus des colonies établies en Irlande et aux Hébrides. Ils prennent d'assaut et incendient le château d'Abilant (appelé aussi Garillant).

Par la suite, les Vikings s'installent à Quettehou, puisqu'ils lui donnent son nom, Quettehou vient en effet de Ketilsholm, c'est-à-dire « la Colline de Ketil ». Ce nom précise que les Vikings s'établirent sur la hauteur, où le village ne tarda pas à se bâtir, et où se dresse aujourd'hui l'église.

Ysemberville n'est donc plus qu'un village où se regroupent les vaincus, protégés maintenant par les Vikings.

Les nouveaux maîtres habitent la colline, « la colline de Ketil », Ketilsholm, qui deviendra au XIV<sup>e</sup> siècle Quettehou.

✓ Peu à peu de nouveaux habitants construisent leurs maisons près de celles de Ketil, au bord du chemin d'accès. Un bourg se forme sur la colline et devient la place centrale où se tiendra un marché. Des voies sont aménagées en direction d'Ysemberville, Saint-Vaast, Barfleur, vers le ruisseau du Pladoy, vers le Val Vacher, et dans la forêt. Les nouveaux maîtres s'étant convertis au christianisme, une église est construite à côté de la place du Vieux Marché. Un cimetière se développe autour. Le vieux bourg ainsi constitué restera jusqu'à la fin de la Guerre de Cent Ans.

✓ Peu avant de partir à la conquête de l'Angleterre en 1066, Guillaume le Conquérant donne à l'Abbaye aux Dames de Caen, qui vient d'être fondée, « le bourg de Quettehou et ses dépendances » échu aux Ducs de Normandie après la disparition des héritiers de Ketil. Quelques années plus tard, Guillaume le Chambellan (Guillaume de Tancarville, v.1075-1129) complète cette donation en y ajoutant un moulin avec la terre et nombreux autres droits. Ce domaine appelé plus tard « la Baronnie de Quettehou » comprendra 4 797 vergées (960 hectares environ).

A cette époque, les deux paroisses ont chacune leur église : l'église Sainte-Marie d'Ysemberville et l'église Saint-Vigor de Quettehou qui n'est pas encore l'église actuelle.

✓ Au XII<sup>e</sup> siècle, la lèpre s'abat sur le pays. Les Croisés l'ont rapportée d'Orient. Comme on ne sait pas la soigner et qu'elle se propage rapidement, on ne trouve pas d'autres solution que de chasser les lépreux pour éviter la contagion. Les gens charitables ont pitié d'eux, alors des maladreries sont créées un peu partout pour



les recueillir. Une léproserie est fondée à Ysemberville, au Sud de l'église Sainte-Marie, de l'autre côté de la route de Morsalines. La maladrerie a sa chapelle, la chapelle Saint-Marc où le curé y dit des messes et administre les sacrements. Il assure aussi une sépulture chrétienne aux lépreux, qui, au retour, doivent lui léguer leurs biens pour entretenir les cabanes et la chapelle. Elle servira jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. La chapelle sera détruite en 1762.

✓ En 1214, Hugues de Morville (v.1160-1238), évêque de Coutances de 1208 à 1238, donne le patronage de l'église de Quettehou à l'abbaye de Fécamp. Les moines décident de rebâtir l'église, l'église actuelle. La vieille église est abattue et ils reconstruisent le chœur tandis que les habitants reconstruisent la nef.

La paroisse d'Ysemberville possède toujours son église, entourée d'un cimetière avec une croix, et un presbytère. Le seigneur d'Ysemberville a son manoir tout près. Mais, les deux paroisses ne tardent pas à être réunies, avant 1251, car cette année-là, Sainte-Marie d'Ysemberville n'est plus qu'une chapelle annexée à l'église de Quettehou.

✓ Au petit matin du 12 juillet 1346, les gens de Quettehou aperçoivent une flotte immense couvrant la mer et se dirigeant droit sur la côte et entrant dans le port de Saint-Vaast. C'est Edouard III (1312-1377), roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine, qui débarque tranquillement (la baie n'est pas fortifiée) en Normandie à la tête de son armée. La Guerre de Cent Ans commence.

Bannières déployées, l'armée monte à Quettehou par la rue de Saint-Vaast, conduite par le vicomte de Saint-Sauveur, Geoffroy d'Harcourt, instigateur de cette invasion anglaise. C'est l'euphorie dans le village.

Edouard III fait son entrée avec son fils, le Prince Noir (en raison de son armure), un garçon de 16 ans. Avant de livrer bataille son père doit l'armer chevalier ainsi que ses compagnons d'armes. La belle église de Quettehou, toute neuve qui ne comprend encore que le chœur et la nef est choisie pour cette cérémonie.

Après ce sacre, il dévaste la ville. Cette fois, la terreur fait place à la joie.

Les Anglo-Normands font des ravages, prennent et brûlent Barfleur, marchent sur Rouen par Valognes, Carentan, Saint-Lô, Cerisy, Caen, Lisieux.

Puis quittant la route de Rouen, le 26 août 1346, ils se rendent à Crécy où ils écrasent complètement l'armée française beaucoup plus nombreuse mais sans discipline et un commandement défaillant. C'est la première grande victoire du jeune Prince Noir.

Cette grande bataille marque le début de la guerre de Cent Ans et le retour d'une technique traditionnelle d'archerie.

✓ Aux assises tenues à Quettehou, le 17 juin 1439, au nom de l'abbesse et des religieuses de l'abbaye Notre-Dame de Caen, le sénéchal de ladite abbaye condamna par défaut maître Jehan Osmont, prêtre, curé de Morsalines, « pour s'être ensalsiné de certaine quantité ou portion de certain grand poisson à couenne, qui venu et arrivé, était au gravage des dites religieuses, ès mettes de la hogue de saint-Vast, par devers le dit lieu de Quettehou, dont le dit prêtre avait fait emporter la charge à deux bêtes cavallines, etc. ». L'abbaye avait sans cesse à défendre les droits attachés à sa baronnie de Quettehou, dont on cherchait à la dépouiller !

✓ La guerre est finie. A Quettehou, le commerce s'est tellement développé que les marchés et les foires doivent se tenir au pied du vieux bourg, au bord de la route de Saint-Vaast, abandonnant la Vieille Place trop étroite. Des halles y ont été bâties. Une ferme s'est construite presque en face.

En bas, les terres, autrefois marécageuses, commencent à s'assécher par suite de drainages, et deviennent habitables. Les gens n'éprouvent plus le besoin de se serrer là-haut autour de l'église. Les vieilles maisons sont donc abandonnées pour construire autour de la « Place du Marché », plus propice au commerce. C'est le début du bourg actuel et le déclin de l'ancien.

✓ Sous la Révolution, le curé de Quettehou, messire Michel Osouf, et ses deux vicaires refusent le serment sans réserve qu'on leur demande. Il est ensuite chassé de son presbytère et se retire au Val Vacher dans une modeste maison que lui loue le citoyen Noël. La loi de novembre 1791 proscrie les prêtres réfractaires, le curé de Quettehou se réfugie donc dans son pays natal. Arrêté, il est interné au Mont Saint-Michel, devenu prison d'Etat. Il y meurt de misère, paralysé, le 31 août 1793. Ses deux vicaires plus heureux, ont pu passer en Angleterre.

Rappelons qu'en 1790, alors que les moines sont chassés de l'abbaye du Mont Saint-Michel, la prison n'accueille plus que des prêtres réfractaires à la nouvelle Constitution civile du clergé. De 1792 à 1799, trois cent prêtres sont détenus dans l'abbaye.

L'église qui sert aux assemblées patriotiques est dépouillée de ses richesses, tout comme la chapelle Sainte-Marie d'Ysemberville. Les soldats brisent tout : les statues, le tabernacle, les autels, les confessionnaux, les fonts baptismaux, la statue en bois de Saint Vigor et une autre sont décapitées. La chapelle Sainte-Marie d'Ysemberville est à son tour dévastée et tous les calvaires de la paroisse sont détruits.

Tous les biens de l'église sont vendus (presbytères, pièces de terre, grange aux dîmes, halles, etc.).

La chapelle Sainte-Marie d'Ysemberville échappe à cette braderie parce que c'est une propriété privée.



Edouard III



Prince Noir



Bataille de Crécy



Édouard de Woodstock, le Prince Noir

✓ Le calme revenu, partout on entreprend de grands travaux. Quettehou se transforme encore. De nouvelles routes sont percées, le bourg est étendu vers le Nord par une grande place, la place du Champ de Foire. On y construit de nouvelles halles, presque aussi vastes que les premières. Le bourg a désormais l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. Ce que nous appelons aujourd'hui la Place Clémenceau, s'appelait pendant des siècles la Place du Marché et l'ensemble de la Place de Gaulle et la Place du Marché s'appelaient le Champ de Foire.

Avec le passage de ligne de chemin de fer Valognes à Saint-Vaast, on installe la gare de Quettehou....

✓ Dans le recueil publié par R. Herval, intitulé *Bataille de Normandie*, Alfred Mouchel, éleveur du Val-de-Saire, propose un récit de son histoire vécue du Débarquement et de la bataille se déroulant sur son territoire.

Lors des bombardements aériens des 9 et 10 mai 1944, les hauteurs de Morsalines et de Crasville-Grenneville, ainsi que la route Quettehou-Montebourg, furent totalement bouleversées sur une large étendue. Des bombes tombèrent en différents endroits, loin des objectifs visés.

Plusieurs fermes et de nombreux foyers furent complètement écrasés. Maintes personnes sortirent indemnes de leur maison détruite. A Quettehou, un journalier de la Buhoterie, L. Marvie et sa femme furent retirés des décombres sérieusement blessés mais leurs deux enfants y périrent étouffés...

✓ Le 21 juin 1944, le *24th Cavalry Squadron* entre dans Quettehou. La commune de Quettehou est située à proximité immédiate de Saint-Vaast-Hougue et représente un point de passage obligé pour les troupes américaines se dirigeant au Nord-Est du Cotentin, en direction du Val-de-Saire. Le village est tenu par des troupes allemandes disparates, appartenant à la *709. Infanterie-Division*, jusqu'au 19 juin 1944 : ils ont reçu l'ordre de se replier sur une nouvelle ligne de défense à hauteur de Cherbourg et abandonnent leur position dès la tombée de la nuit.

Pour prendre les Allemands de vitesse et les empêcher de se réorganiser, les Américains lancent de nouvelles reconnaissances dès le 20 juin 1944. La *4th Infantry-Division*, qui progresse sur le flanc droit des troupes américaines dans le Cotentin, donne l'ordre au *24th Cavalry Reconnaissance Squadron* de dépasser le fleuve Sinope. Le *Captain Brooks Norman*, commandant la *Troop A*, atteint à 22h00 le pont sur la Sinope à proximité du lieu-dit Foyel, sur la route Valognes-Quettehou. Un soldat allemand y est fait prisonnier et les Américains s'attachent à retirer du pont les explosifs qui avaient été installés en vue de détruire l'ouvrage d'art. La *Troop A* poursuit ensuite sa reconnaissance jusqu'à Quettehou qui est atteint à 23h00. Les Américains s'y installent pour la nuit.

Simultanément, en deuxième échelon, la *Troop C* (renforcée d'un peloton de la *Troop E*) progresse le long de la route côtière reliant Fontenay-sur-Mer à Quettehou. En raison de la présence de mines et de cratères sur l'axe, l'unité est retardée et ne peut relancer son action que le lendemain : le 21 juin à 11h00, elle traverse Quettehou à son tour et poursuit en direction de Barfleur. La *Troop A* se dirige quant à elle vers Le Vast.

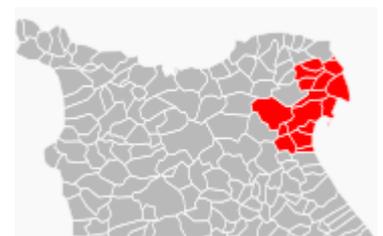
✓ La communauté de communes du Val de Saire s'est créée le 28 décembre 1993 avec 9 communes : Quettehou (siège), Aumeville-Lestre, Barfleur, Crasville, Montfarville, Morsalines, La Pernelle, Valcanville, et le Vicel. L'ont rejointe ensuite : Anneville-en-Saire le 29 décembre 1995 ; Octeville-l'Avenel le 30 décembre 1996 ; Réville, Sainte-Geneviève, Saint-Vaast-la-Hougue, Teuthéville-Bocage et Videcosville le 1<sup>er</sup> janvier 2002. Cette intercommunalité représentait un territoire de 112,48 km<sup>2</sup> et une population de 8 979 habitants (recensement 2014).

✓ En 2015, la commune de Quettehou proposa un projet de commune nouvelle avec les communes de Crasville, Morsalines et Videcosville, mais refusé par ces trois communes limitrophes. En 2018, un nouveau projet avec seulement Morsalines est proposé. D'abord refusé par le conseil municipal de cette dernière, il est finalement accepté, la maire ayant mis sa démission sur la balance.

Ainsi, la commune nouvelle de Quettehou est créée le 1<sup>er</sup> janvier 2019 suite à la fusion de ces deux communes, qui deviennent des communes déléguées.

La commune nouvelle de Quettehou compte 1787 habitants (recensement 2017) sur une superficie de 19.82 km<sup>2</sup> soit 90 hab. / km<sup>2</sup>.

✓ Dans le cadre de la Réforme Territoriale, une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin (la CAC) est née depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin, Vallée de l'Ouve, Douve Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes représentant 181 897 habitants. Certaines intercommunalités se sont transformées en commune nouvelle offrant semble-t-il



des perspectives intéressantes aux communes qui se regroupent ainsi et de disposer d'une influence plus importante au sein de cette énorme intercommunalité.

La création d'une commune nouvelle à la dimension de l'ancienne communauté de communes du Val de Saire, ou de quelques communes ne semble pas avoir été envisagée, hormis Quettehou-Morsalines.

Ainsi la commune nouvelle de Quettehou se présente individuellement à cette nouvelle intercommunalité. Elle ne représentant que 0.98% de la population total de cette dernière. Le Conseil communautaire de la CAC étant composé de 221 délégués, dont 59 pour Cherbourg-en-Cotentin.

### *Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire*

- **Edouard de Woodstock** (1330-1376), dit le Prince Noir en raison de la couleur de son armure, fils aîné d'Edouard III et de Philippa de Hainaut, fut fait chevalier par son père le 12 juillet 1346 dans l'église Saint-Vigor de Quettehou.

Déjà habitué et formé aux tournois, Édouard de Woodstock débarqua le 11 juillet 1346 à Saint-Vaast-la-Hougue, guerroya en Normandie aux côtés de son père, et connut sa première grande bataille à Crécy en 1346 où il assuma le commandement de l'aile droite de l'armée anglaise à l'aide du comte de Warwick.

Une chronique de l'époque voulait que le jeune prince eût failli perdre la vie ce jour-là : désarçonné par un chevalier français, ce serait son porte étendard qui aurait eu la présence d'esprit de le dissimuler sous la bannière au dragon rouge du prince de Galles, et qui aurait repoussé nombre d'assaillants. La nuit tombée, Édouard aurait commandé l'exécution de tous les soldats français blessés incapables de payer rançon et, au matin, un massacre plus grand encore, quand les milices urbaines françaises vinrent en renfort, mais trop tard : l'esprit de la chevalerie n'avait pas été respecté par le prince, qui en eut grande honte devant son père : c'est après cette bataille qu'il aurait pris l'habitude de porter une armure noire.

En pleine guerre de Cent Ans, il est mandaté par son père pour protéger les possessions anglo-aquitaines (son père est également duc d'Aquitaine). Il maraude à travers le Sud-Ouest, pillant afin d'affaiblir et ruiner le camp français.

En 1356, en levant sans mal une armée disparate composée surtout d'Anglais, de Gallois, et de Gascons, il fait campagne à travers le Poitou. Lors de son repli vers Bordeaux, ses poursuivants français furent battus à Poitiers par les troupes d'Edouard III, et à cette occasion le roi de France Jean II est capturé, ce qui permit des tractations avantageuses pour l'Anglais. Aux anciennes possessions d'Aquitaine des Plantagenêt, s'ajoutent toutes les terres qui ont un jour appartenu à l'Angleterre : le Maine, la Touraine, l'Anjou et la Normandie. Edouard III exige une forte rançon (l'équivalent d'environ 12 tonnes d'or) pour sa libération.

Edouard de Woodstock est nommé par son père prince d'Aquitaine en juillet 1362, et le restera jusqu'à son abdication le 5 octobre 1372.

A Bordeaux, il entretint une cour où régnaient luxe et extravagance (fêtes et tournois), imposa des taxes considérables au point qu'une partie de la noblesse et de la bourgeoisie commencèrent à mener une véritable « fronde ».

Pendant seize ans il a organisé une interminable suite de chevauchées, tant contre ses adversaires en dehors de ses provinces que contre quiconque osait contester son autorité sur ses terres. Souvent implacable et brutal, il se conformait néanmoins aux terribles « usages » en vigueur en temps de guerre : pillages, destructions, ravages, incendies.

Le prince mourut d'hydropisie (œdème généralisé) en 1376, un an avant son père, et fut enterré dans la cathédrale de Canterbury en Angleterre où l'on peut encore voir son gisant.

- **Placide Viel** (1815-1877), née à Quettehou au lieu-dit le Valvacher, se son vrai Nom Victoire Eulalie Viel, est une figure majeure du diocèse de Coutances.

En 1833, elle devient novice à l'Institut des sœurs des écoles chrétiennes de la Miséricorde qui vient de s'installer dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Elle est remarquée par la fondatrice et supérieure de la congrégation, Marie-Madeleine Postel. Celle-ci l'envoie à La Chapelle-sur-Vire pour fonder une communauté, puis à l'École normale d'Argentan (Orne), et enfin enseigner à Avranches. De retour à la maison-mère, elle est élue assistante de la supérieure générale, tout en devenant maîtresse des novices.

Quand, à peine restauré, le clocher de l'abbaye est brisé par un ouragan, elle est envoyée à Paris pour demander des financements à la reine Marie-Amélie (1782-1866), l'épouse de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, roi des français de 1830 à 1848.

A la mort de Marie-Madeleine Postel, en 1846, elle devient, à 31 ans, la deuxième supérieure de la congrégation. Elle poursuit ses recherches de fonds pour la reconstruction de l'abbatiale dans la Manche et à Paris, mais aussi en Allemagne et en Autriche. Il fallut plus de 12 années pour que la restauration soit achevée.

A travers l'Europe, elle fonda 106 communautés. Sa congrégation rayonne jusqu'en Afrique et en Asie, regroupant 1 100 religieuses et 104 écoles.

Béatifiée par Pie XII le 6 mai 1951, elle est fêtée le 4 mars.



Gisant du Prince Noir



- **Jean Lepetit-Desmots** (XVIII<sup>e</sup>), maire de Quettehou de 1791 à 1794, est nommé pendant la Terreur, en 1793, membre de la Commission administrative du département de la Manche, par le représentant en mission, Jean-Baptiste Le Carpentier (1759-1829).

Les 16-17 janvier 1793, la majorité des députés (8 sur 13 dont Le Carpentier) votera la peine de mort pour Louis XVI. Sous la Restauration, avec le retour des Bourbons, Le Carpentier est arrêté, condamné à la prison à perpétuité et meurt dans la prison du Mont Saint-Michel.

- Plusieurs enfants de la commune ont donné leur vie pour la Liberté de la Première Guerre mondiale. 45 noms apparaissent sur le monument aux morts : Aimable **Aubert** (1873-1914) ; Octave **Baude** (1878-1917) ; Pierre **Blanchemain** (1888-1914) ; Eugène **Bosquet** (1882-1916) ; Eugène **Catherine** (1891-1918) ; René **Catherine** (1888-1914) ; Eugène **Corbin** (1889-1916) ; Paul **Corbin** (1879-1917) ; Arsène **Crestey** (1885-1915) ; Henri **Crestey** (1892-1915) ; Jean **Crestey** (1897-1917) ; Louis **Crestey** (1895-1916) ; François **Delalande** (1878-1916) ; Paul **Dussaux** (1892-1914) ; Gustave **Fargeas** (1870-1918) ; Clément **Fouace** (1896-1917) ; Eugène **Fouace** (1894-1915) ; Louis **Godefroy** (1890-1914) ; Eugène **Jean Baptiste dit Chesnel** (1891-1919) ; Frédéric **Ladune** (1883-1915) ; Louis **Lamarre** (1887-1914) ; Bienaimé **Lambert** (1875-1918) ; Jacques **Launey** (1887-1914) ; Octave **Le Guest** (1884-1918) ; Jean **Le carpentier** (1899-1919) ; Henri **Lelaizant** (1889-1914) ; Eugène **Lemerre** (1889-1916) ; Eugène **Lemesle** (1888-1918) ; Alfred **Lepetit** (1892-1917) ; Louis **Lepetit** (1890-1914) ; Arsène **Lepoitevin** (1882-1915) ; Honoré **Lepoitevin** (1887-1917) ; Léon **Leterrier** (1891-1915) ; Alexandre **Letoupin** (1895-1915) ; Eugène **Lucas** (1892-1914) ; Louis **Menant** (1897-1917) ; René **Mesnil** (1892-1914) ; Bienaimé **Ricard** (1883-1915) ; Jean **Robine** (1891-1916) ; Edmond **Roupsard** (1878-1915) ; Jules **Tournaille** (1884-1916) ; Louis **Tournaille** (1873-1918) ; Auguste **Tronquet** (?) ; Paul **Vallognes** (1890-1917) ; Auguste **Vallognes** (1894-1917).

Parmi les noms cités ci-dessus, tous ne sont pas natifs de la commune (12/45) mais elle était leur dernier domicile. D'autres soldats natifs de cette commune ont été enregistrés dans leur dernière commune d'habitation.

Ces soldats de 14-18, qui se battaient dans les tranchées, étaient surnommés « les poilus », expression qui désignait une personne courageuse, virile. Il semble que cette expression vient de celle-ci « brave à trois poils » énoncée par Molière. Il l'utilisait également pour signifier un homme faisant preuve de beaucoup de courage. C'est pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés ainsi, que ces derniers n'utilisaient d'ailleurs pas et s'appelaient « les hommes ».

Plus de 1.3 million de militaires décédés au cours de la Grande Guerre ont obtenu la mention « Mort pour la France ». Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 36 000 monuments aux morts qui furent érigés malgré les difficultés de la reconstruction. Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, les soldats morts pour la France sont au nombre de 3 : Claude **Bunel** (1923-1942), mort des suites de maladie contractée en service ; Gaston **Coisnard** (1906-1944), prisonnier de guerre mort sous les bombardements aériens de Hambourg ; Auguste **Lefebvre** (1910-1940).

Un résistant est mort pour la France pendant la Seconde Guerre mondiale: Pascal **Lemeland** (1922-1944), résistant fusillé.

Les victimes civiles lors de la Seconde Guerre mondiale sont au nombre de 5 : Jean **Baude** (41 ans), tué lors du bombardement ; Georges **Duault** (43 ans), victime d'un mitraillage ; Gaston **Marvie** (1 an), tué lors du bombardement ; Lucien **Marvie** (32 ans), tué lors du bombardement ; Roger **Patricx** (48 ans), victime de mitraillage d'avion.

Un soldat est mort pour la France en AFN-Algérie : Michel **Lepetit** (1939-1961), marsouin parachutiste du 2<sup>e</sup> R.P.I.Ma (Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine), tué à l'ennemi.

- **Alfred Leprunier** (1903-1983), commerçant à Quettehou, crée un réseau d'une dizaine de résistants locaux rattaché à l'OCM-Centurie fournissant des renseignements sur les défenses côtières et organisant le sauvetage de parachutistes.

Après la destruction à Paris du réseau « Saint-Jacques », l'organisation est coupée de tout contact avec Paris et Londres, mais les groupes continuent de se développer.

L'Organisation civile et militaire créée à Paris en juillet 1941, est déjà en place en Normandie, à Caen, sous la direction de Marcel Girard et Harivel. B. de la Hautière est désigné comme chef du S.R. et de C.E. (contre-espionnage), pour le département de la Manche, sous pseudonyme de « Moulines ».

Pour la recherche des renseignements d'ordre militaire (déplacement des troupes d'occupation, implantation de travaux de défense édifiés par l'ennemi, terrains propices à un atterrissage clandestin, trafic, maisons susceptibles de loger des agents du réseau, etc.), considérée comme primordiale pour les alliés, des groupes sont constitués.

Ainsi s'est créé le groupe de la région Quettehou - Saint-Vaast – Barfleur, sous la direction de Mme Vastel (Réville) et d'Alfred Leprunier (Quettehou) : Mme Regnault, Jean Lepetit, André Jarry, transporteur, qui a relevé en



Le monument aux morts est un obélisque sur socle portant croix latine et palme. L'ensemble est entouré d'obus chaînés surmontés d'une croix de guerre.

détail les plans des travaux importants de fortifications allemandes des Morsalines, puis Francis Truffaut, Albert Lejeune, pêcheur ; en juillet, Jacques Leterrier (plans des emplacements des blockaus de La Pernelle, Quettehou, Réville, Morsalines), le gendarme François Simon.

La dispersion des parachutages des paras américains des 82<sup>e</sup> et 101<sup>e</sup> Airborne, les 5-6 juin 1944, a été telle que beaucoup d'hommes sont tombés fort loin des zones prévues. Lors de combats terribles, des parachutistes seront abattus, ou poursuivis par les Allemands. Toutefois, nombreux sont pris en charge par les résistants pour leur recueil, leur hébergement, et leur évacuation vers les unités allées.

Des soldats perdus sont regroupés par Alfred Leprunier, assisté d'une jeune interprète, Josiane Letoupin et d'autres résistants, et cachés ...

- **Alfred Mouchel** (1905-1989), né à Tamerville, fut à la fois un éleveur de taureaux réputé dans sa ferme de Thybosville, une des figures patoisantes du Cotentin, et peintre animalier.

Allié à la famille Noël, les créateurs de la race bovine normande, il fut un éleveur-sélectionneur réputé, ses taureaux faisant honneur à l'élevage normand en France et à l'étranger.



Exposition « Regards d'artistes » en hommage à Alfred Mouchel (janvier 2019)



Dans de nombreux journaux locaux et en particulier dans La presse de la Manche, il a donné de nombreuses chroniques en patois (signées *D'Alfred, t'as l'boujou* !).

- **Louis Tournaille** (1923-), né à Quettehou, est un rescapé de camp de concentration. Il est embarqué, le 22 janvier 1944, à bord d'un convoi qui part du camp de Royalieu à Compiègne, lieu de transit des déportés pour Mauthausen, Ravensbrück, Buchenwald ou Neuengamme. Plus de 54 000 résistants, militants syndicaux et politiques, civils raflés, juifs y sont internés. 50 000 d'entre eux sont déportés dans les camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz, Ravensbrück, Buchenwald, Dachau, et autres. A son arrivée au camp, il se voit attribué le numéro matricule 42988. Il connaît l'enfer du terrible commando de Dora en août 1944 (construction d'une usine souterraine destinée à la fabrication de missiles V2), puis échoue au camp de Bergen-Belsen. Il est libéré d'un lieu et à une date qui restent inconnus.

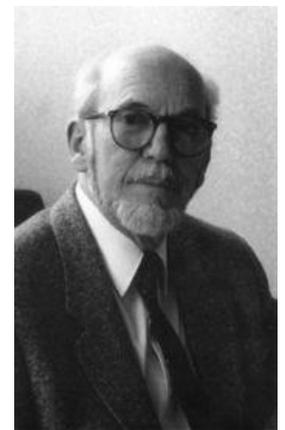


Mémorial du quai des Déportés

- **René Lepelley** (1925-2011), linguiste de profession est né à Quettehou dans un milieu à la fois patoisant et francophone. Après ses études secondaires à Cherbourg, il part étudier à Paris le français à la Sorbonne. Il suit les cours de grammaire et d'histoire de la langue de linguistes de renom. Parallèlement, il publie un recueil de poésie (*Arlequin tient sa boutique*, 1946), mais ses maîtres l'orienteront définitivement vers la linguistique.

Sa passion pour le linguistique diachronique le conduit à élaborer le projet d'appliquer aux parlers normands l'étude historique de l'ancien français qu'il apprend à pratiquer.

D'abord professeur de lettres classiques à Tunis, il entre en 1964 à l'Université de Caen, en tant qu'assistant du Professeur Francis Bar, et enseigne la langue et la littérature médiévales. Devenu maître-assistant, il soutient avec succès à l'Université Paris X-Nanterre une thèse de doctorat d'État ès Lettres, préparée sous la direction d'Alain Lerond : *Le parler normand du Val de Saire*. Celle-ci sera publiée en 1974 dans les *Cahiers des Annales de Normandie*, et lui vaudra en 1977 le Prix littéraire du Cotentin.



Il entre au Comité des Annales de Normandie en 1973, devient professeur de première classe en 1974.

En 1966, il crée un Cercle de dialectologie normande qui est à l'origine de la valeur de licence de dialectologie normande, instaurée en 1969... Il suscitera et dirigera une cinquantaine de mémoires de maîtrise et de thèses dans ce domaine. En particulier, de nombreux étudiants jersiais ont suivi son enseignement et effectué des recherches sous sa direction.

Il s'est également intéressé à la toponymie, qui lui fournit bon nombre d'exemples des caractéristiques phonétiques des parlers normands. Cet intérêt est à l'origine d'un grand nombre de publications (dont son *Dictionnaire étymologique des noms de communes de Normandie*, 1993).

## Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événements...

### • Eglise Saint-Vigor (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>)

Cette église, construite au XII<sup>e</sup> siècle et terminée au XIII<sup>e</sup>, est dédiée à l'évêque de Bayeux, Saint-Vigor, originaire d'Artois, qui fut appelé à succéder, en 513, à Saint-Contest, et qui évangélisa le Val de Saire.

En 1214, l'évêque de Coutances, Hugues de Morville, donne le patronage de l'église de Quettehou à l'abbaye bénédictine de la Sainte-Trinité de Fécamp.

L'église actuelle est alors rebâtie. La vieille église est abattue et ils construisent le chœur. Les habitants bâtissent la nef, plus haute que le chœur afin de rivaliser avec les abbés.

Avant les ajouts successifs, l'église ne possède pas de transept. Le clocher est construit de 1485 à 1498 par les maçons Jehan Fafin et Jehan Maugis, aux frais du trésor de l'église et des paroissiens. Une chapelle dédiée à sainte Barbe édifée par la famille Cantel occupait le fondement de la tour.

Vers 1550, un bas-côté est adjoint, dédié à saint Sébastien, en « évenrant sauvagement » le mur méridional au niveau des fenêtres sans toucher aux colonnettes supportant la voûte, mais on le laisse inachevé avec des colonnes prévues pour supporter les arêtes d'une voûte qui n'est édifée qu'en 1765.

La chapelle à l'entrée du chœur édifée entre 1612 et 1616 est édifée en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Elle est désormais dédiée à la « bienheureuse Mère Placide Viel » née dans la commune.

Dans cette chapelle un relief raconte l'histoire des Sœurs de Sainte Madeleine Postel en Allemagne.

L'histoire de la Congrégation commence en 1807. L'institutrice française Julie Postel

fonde à Cherbourg une Congrégation et prend le nom de marie-Madeleine. Elle sera supérieure de cette Congrégation jusqu'à sa mort en 1846... En 1832, la Congrégation s'installe dans les ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Aussitôt la reconstruction commence pour en faire la maison mère...

La nef de l'église Saint-Vigor est éclairée au nord par cinq lancettes (arc brisé de forme très allongée qui appartient au style gothique). Le portail est surmonté également de trois lancettes.

Sur les murs latéraux du chœur, entre chaque contrefort, sont percées des fenêtres à deux baies séparées par un meneau large et coiffées par un *oculus* rond quadrilobé. Deux colonnettes fines surmontées d'un chapiteau soutiennent une ogive de pierre. Le chevet est percé de trois fenêtres à un compartiment.

Les voûtes en pierre du chœur et de la nef reposent sur des colonnettes à chapiteaux descendant le long des murs formant un faisceau avec les colonnettes des formerets.

L'église dispose d'un riche mobilier : une statue de sainte Anne (XVII<sup>e</sup>) haute de 1.4 m, en bois polychromé et doré (classée MH en 1966), placée dans l'embrasement d'une ancienne lancette,



dans la nef ; un grand Christ en croix (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>) de 1.5 m en bois polychromé et doré, provenant de l'ancienne poutre de gloire (classé MH en 1966), placé au-dessus de l'arcade qui daterait de la construction de la tour ; une



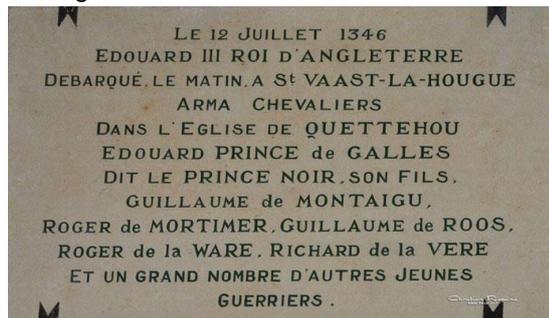
statue de la Vierge à l'Enfant (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>) ; un Dieu de pitié, Christ assis en attendant la mort sur le calvaire (XV<sup>e</sup>) en bois polychromé, situé dans l'ancienne chapelle Sainte-Barbe, sous le clocher.

On peut aussi admirer les nombreux graffiti marins sur les piliers du bas-côté datant de la bataille de la Hougue qui a eu lieu les 2 et 3 juin 1692 au large de Saint-Vaast-la-Hougue et qui s'acheva par la perte des plus beaux navires de la flotte française.



Dans le transept, on trouve l'inscription suivante « *L'an mil quatre cent vingt et cinq fut faite cette voulte sur l'O et fut commenchié par Mestre Jehan Dumesnil, curé de Quettehou et les paroissiens dudict lieu et estaient trésoriers Guillaume Jouan et Jehan Picart* ».

Cette plaque commémore un événement qui va impacter l'histoire de la France. En effet, le 12 juillet 1346, Edouard III, roi d'Angleterre, après avoir débarqué à Saint-Vaast-la-Hougue, choisit l'église de Quettehou pour adouber son fils, Edouard de Woodstock, dit le Prince Noir. Devenu chevalier ainsi que ses compagnons, ils vont se livrer à une mortelle chevauchée, c'est le début de la Guerre de Cent Ans qui va mettre la Normandie à feu et à sang.



Fonts baptismaux sur lesquels a été baptisée Placide Viel



Piscine double, au fond du Chœur avec les statuettes des évangélistes

Les verrières qui dataient de la fin XIX<sup>e</sup> siècle ont été endommagées par les bombardements de 1944. Les nouveaux vitraux ont été réalisés par le maître verrier de Bayeux, Georges Sagot et posés en 1948. Ils sont agrémentés des blasons de 24 familles nobles ayant un lien avec Quettehou.

Cette modeste église gothique mais belle, est classée au titre des monuments historiques par arrêté du 11 octobre 1971.

#### • **Chapelle Notre-Dame de Grâce (XIII<sup>e</sup>)**

La chapelle Notre Dame de Grâce se trouve en retrait de la route principale entre Morsalines et Quettehou. Elle est plus souvent connue sous le nom la chapelle d'Ysamberville, du nom de l'ancienne paroisse de la partie sud de Quettehou.

Elle a été construite sur les fondations de l'ancienne église de cette paroisse qui aurait été submergée.

En 1246, deux paroisses existaient à Quettehou, celle de Notre Dame d'Ysamberville, et celle de Saint-Vigor.

Elle fut ensuite annexée à l'église Saint-Vigor (cf. § Un peu d'Histoire... à savoir).

Quand, en 1214, l'évêque de Coutances, Hugues de Morville, donna le patronage de l'église de Quettehou à l'abbaye de Fécamp, la paroisse d'Ysamberville possède toujours son église. Mais, peu de temps après, avant 1251, l'église n'est plus qu'une chapelle.



Elle est de construction simple mais abrite de jolies statues en bois polychromé et quelques vitraux colorés.

- **Presbytère (1874)**

Au XIII<sup>e</sup> siècle la paroisse de Saint-Vigor n'avait pas de presbytère pour que le curé puisse se loger. Les Dames de Caen à qui Guillaume le Conquérant avait donné « le bourg de Quettehou et ses dépendances », donnent en 1270 à messire Thomas Chacelièvre, curé de Quettehou et à ses successeurs, un manoir qui correspond au vieux presbytère situé sur la D56. De l'église, on y accédait par la chasse de l'Aumône qui s'appelait à l'époque la rue aux Prêtres.

Vieux et délabré au XVIII<sup>e</sup> il est rebâti par le Curé de l'époque, René Ruel.

Ses successeurs rebâtissent la boulangerie et ajoutent des dépendances.

A la révolution, le presbytère, devenu une véritable ferme, est vendu comme bien national à la famille Le Chevalier.

Le Concordat de 1802 met fin aux guerres civiles et religieuses. Les curés sont à nouveau installés dans les paroisses.

A Quettehou, à défaut de presbytère, le curé est logé dans un logement loué au Valvacher. En 1807, après maintes négociations avec Mme le Chevalier, propriétaire du vieux presbytère mais n'y habite pas, accepte que le curé s'y installe, le loyer étant pris en charge par la commune.

Vers 1820, la commune achète la maison du boulanger située à côté de l'église pour la transformer en presbytère, cependant inconfortable. (Presbytère actuel)

En 1850, cette maison se délabre et le nouveau curé, l'abbé Hirard, demande la construction d'un presbytère neuf. Mais la guerre de 1870 contrarie le projet. Il faut attendre le 12 janvier 1874 pour que la première pierre soit posée, la maison qui servait de presbytère étant détruite. Le nouveau curé, l'abbé Lenoir (l'abbé Hirard est décédé en 1872), s'y installe en septembre.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le vieux presbytère (situé sur la D56) est mis en vente. La commune l'achète et le nouveau maire, un anticlérical ultra dit-on, y fait transporter le haras, scandalisant les catholiques ... des chevaux remplacent les prêtres ! Une plaque posée sur la façade fait allusion à ce changement d'utilisation !

- **Ysamberville (Ysemberville ou Isamberville)**

Les textes et les cartes anciennes témoignent d'une forte transgression marine sur les côtes du Val de Saire. Le trait de côte a considérablement reculé, nourrissant une légende locale selon laquelle a existé dans l'anse qui s'étend entre Morsalines et la Hougue, appelée le Cul de Loup. Ce village aurait porté le nom *Isamberville*, qui s'attache aujourd'hui au hameau qui entoure la chapelle Notre-Dame de Grâce.

Sur le rivage, on remarquait encore un portail Cintré (pas vérifié s'il existe toujours), jusqu'au pied duquel s'étend la mer, vestige d'une habitation tombée en ruine et nommée *manoir d'Ysamberville*. Aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, ce manoir avec colombier appartenait au seigneur d'Ysemberville, et se situait non loin de l'église de la paroisse d'Ysemberville entourée d'un cimetière, qui, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, est devenue une chapelle, la chapelle Notre-Dame-de-Grâce aujourd'hui, annexée à l'église de Quettehou.

- **Le domaine du Valvacher (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)**

Le site de Valvacher présente un important ensemble de bâtiments d'époques diverses, dont certains des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

Durant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle, le domaine fut la propriété d'un des plus grands notables orléanistes les plus importants de la Manche, Nicolas Jacques Noël (1794-1866), dit Nicolas Noël-Agnès.





Nicolas-Jacques Noël

Baptisé par un prêtre réfractaire dans une grange de Carteret, il est probablement né dans l'une des maisons d'armateurs situées pour la plupart regroupées dans le quartier des Ormes, en bordure du havre, peut-être la villa Clémentine qui a appartenu à la famille Noël.

Polytechnicien, il est élu député-maire de Cherbourg (1833-1845), conseiller général (1836-1845) et nommé sous-préfet de

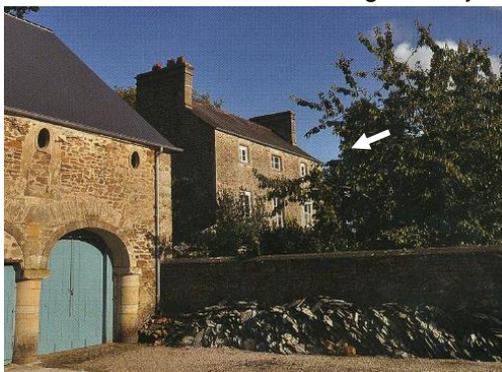
Cherbourg (1846-1848). Il est issu d'une famille de milieu maritime aux nombreux membres. Son père, Nicolas Noël (1766-1833), né et décédé à Carteret, était lieutenant de vaisseau, négociant, maître au cabotage en 1787, directeur des vigies des côtes du Cotentin en 1789 et maire de Carteret en 1833.

Retiré de la vie politique après le coup d'État du Prince Louis-Napoléon Bonaparte en 1851, il est nommé président du tribunal de commerce de Cherbourg (mai 1855), et rédige plusieurs mémoires à l'attention de l'Empereur en faveur de la concentration à Cherbourg des traversées transatlantiques. Il siège au conseil général de la Manche pour le canton de Quettehou de 1861 à sa mort.

Auparavant, le domaine appartenait à son oncle, Michel Nicolas Noël (1754-1809), capitaine de navire à Carteret commerçant avec ses frères sur le café et les sucres et se livrant même à la course. Il avait acquis le château de Carteret (dit aussi manoir de Carteret) à Marie-Bernardine de Hennot le 2 juin 1786, mais dû y renoncer l'année suivante suite à la requête de Hyacinthe-Robert-François Lefebvre héritier de Robert-Pierre le Rossignol de Doublemont. C'est sans doute en 1788, qu'il acquiert le domaine du Valvacher. Par testament de 1809, il légua à son neveu la nue-propriété de sa terre de Beaugrand, son épouse restant usufruitière de sa fortune...

A la mort de cette dernière, Nicolas Jacques Noël réunit le domaine en achetant aux cohéritiers (neveux et nièces du défunt son oncle) le reste des biens du domaine du Valvacher dépendant de la succession de Michel Nicolas Noël, notamment tout ce qui leur appartenait dans la ferme de Pierrepont. De plus, sa sœur, Marie Victoire, épouse Surcouf, lui céda sa part.

La maison de maître, le « château » comme le nommaient les habitants du coin, a été édiée vers 1845 à proximité directe du manoir de Beaugrand, faisant alors office de ferme. Son architecture rappelle celle de la mairie construite elle aussi sous le régime de juillet (1830-1848).



Le « château »



Portail du manoir



Son architecture se caractérise par un rigoureux respect de symétrie se mettant au service d'une clientèle bourgeoise désireuse d'afficher leur richesse, mais ici sans être ostentatoire.

La façade côté route est en pierre tons bruns tandis que celle donnant vers la mer est en schiste bleu, sans doute en provenance des carrières de Cherbourg. L'encadrement des ouvertures est en pierre calcaire d'Yvetot-Bocage. Aux souterrains de la cave, répondent les fenêtres du deuxième étage, de dimensions plus restreintes que celles du rez-de-chaussée et du premier.



Le manoir de Beaugrand

Quelques mètres plus bas, une pièce d'eau, certainement celle mentionnée très poissonneuse en 1788, au bord du ruisseau du Pladoy.

La décoration intérieure, son mobilier et nombreux objets révèlent un art de recevoir, dénotant, le souci de tenir un rang, et d'une vie confortable contrastant avec la rigueur, généralement de mise en ville.

Si son fils cadet, Arthur (1842-1894) hérita d'une des fermes de Quettehou, la plus grande part du Valvacher revint au fils aîné, Jules Octave (1824-1907), Juge au tribunal civil de Vire, résidant à Caen dans son hôtel, rue des Carmes. Marié avec Marie Félicia Le Brun de Blon (1831-1900), il eut une fille et trois garçons dont l'un devenu abbé.

Pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, le « château » fut pillé par des éléments de la garde nationale mobile, appelée « les Mobiles », « les Moblots » familièrement, qui l'occupaient.

La propriété sera ensuite vendue avec les terres par Jules Octave Noël.

- **Manoir de Thybosville (XII<sup>e</sup>)**

De cet ancien manoir ne reste que le portail qui date du XII<sup>e</sup> siècle. La porte charrière et la porte piétonne, voutées en pierre, sont flanquées de 4 meurtrières.

Il a été édifié sur le flanc de coteau à la limite de Morsalines, d'où l'on a une superbe vue sur la baie de Morsalines et sur la Hougue.



En remerciements à son fidèle écuyer, le bon roi Saint Louis, offrit en 1231 le manoir à Jean de Fricamps, grand bailli du Cotentin (1227-1231). On dit que le roi aurait séjourné dans ce manoir, au cours de son voyage en Normandie de l'an 1256, alors que son fidèle écuyer, Jean de Fricamps, en était le possesseur. Sur les piles du portail on découvre les portraits de Saint-Louis et de Jean de Fricamps, peints par Alfred Mouchel (1905-1989), propriétaire, peintre poète et écrivain.

On trouve au XVI<sup>e</sup> siècle la famille Hébert seigneur de Thybosville. Françoise, dame de Thybosville Hébert qui épousa Arthur de Saint Louet de Mons. Ainsi la famille Mons devint seigneurs de Thibouville aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles : Pair de Mons, seigneur de Thibouville, marié en 1609 avec Marguerite de Tilly dont François de Mons, baron de la Hougue (Orglandes), seigneur de Thybosville, marié en premières noces avec Anne Marie de Briroy (seigneurie de Fierville).

En épousant en 1685, Marie Thérèse Françoise de Mons, dame de Thybosville en Quettehou et de la Hougue à Orglandes, Charles Antoine Davy, écuyer, chevalier, patron de Gourbesville, seigneur et marquis d'Amfreville, baron de la Haye du Puits, seigneur de Fermanville, de Cosqueville et de Neville, capitaine aux Gardes Françaises, devient seigneur de Thybosville.

Leur deuxième fille, héritière, Anne Madeleine Françoise Davy (1688-1725) se maria en 1723 avec Jacques Richard Avice (v.1681-av.1745), seigneur et patron de Tourville.

Le manoir devient ainsi propriété de la famille Avice de Tourville et fut abandonné à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Jacques Casimir Avice dans sa fuite pour se soustraire à la loi révolutionnaire. Décrété bien national en 1795, le manoir tomba en ruine.

Au XX<sup>e</sup> siècle c'est Alfred Mouchel, un célèbre Quettehouais, qui achète le manoir. Alfred Mouchel, né à Tamer-ville le 18 décembre 1905, décédé à Quettehou en 1989, est un écrivain patoisant de la Manche, éleveur de profession. Allié à la famille Noël, les créateurs de la race bovine normande, Alfred Mouchel est lui-même un éleveur-sélectionneur réputé en sa ferme de Thybosville. Ses taureaux ont fait honneur à l'élevage normand en France et à l'étranger. Ce solide paysan de Quettehou est aussi une des figures les plus hautes en couleurs de la littérature patoisante cotentinaise. Il a collaboré à de nombreux journaux et revues notamment : La Manche

rurale, Le Réveil de la Manche et La Presse de la Manche. C'est dans ce dernier journal qu'il a donné de nombreuses chroniques en patois, régulièrement signées : D'Alfred, t'as l'boujou ! À noter enfin qu'Alfred Mouchel est encore un peintre animalier et un caricaturiste.



**La légende de Thibosville :** Au XII<sup>e</sup> siècle le manoir était un château-fort qui était habité par le baron Richard de Thibosville, seigneur du lieu. Il y avait souvent de grandes fêtes au château. On mangeait et on dansait dans l'illumination des flambeaux, au son des harpes, sur des jonchées de feuilles. Dans les cuisines, des broches faisaient tourner des moutons entiers.

Richard avait épousé Solange d'Anneville, petite-fille de Samson d'Anneville que le duc Guillaume avait chargé de repousser une invasion de pirates dans l'île de Guernesey en 1050, et dont les fils (Onfroy et Guillaume) avaient accompagné le Conquérant en Angleterre.

Aussi sage que belle, sa vertu, que n'avait jamais effleuré le moindre soupçon, la faisait vénérer et donner en exemple aux châtelains d'alentour. Non pas que les occasions lui aient manqué : elle était trop jolie pour ne pas aviver les désirs. Mais toujours elle avait su s'armer d'énergie pour résister aux

Après la chute d'Edesse en 1144, le pape Eugène III appelle en 1145 à une nouvelle croisade...le voyage de Jérusalem tiendrait lieu de pénitence à ceux qui l'effectueraient après avoir confessé leurs péchés et reçu l'absolution. Comme beaucoup de barons et manants, Richard brûlait du désir d'aller en Palestine. Malgré les pleurs et les prières de sa femme qui le blâmait d'abandonner sa famille et ses sujets...il décida de prendre la croix en compagnie de la plupart de ses fidèles qui acceptèrent avec enthousiasme de se joindre à lui...hormis son cousin Guillaume qui préféra rester...et pour cause ! Ainsi débuta la deuxième croisade en 1147 et s'acheva deux ans plus tard par un échec total des croisés.

Pour tromper son angoisse, son épouse passait de longues heures en sa chapelle, petit sanctuaire niché contre le porche d'entrée, à l'ombre tutélaire d'un vieux chêne ; ou, toute seule dans sa grande chambre aux carreaux émaillés, elle filait à la quenouille. Il lui arrivait aussi de jardiner. Et c'est ainsi qu'elle se mit un jour, par caprice, à semer au pied des murailles, sous sa fenêtre, des graines de tournesol...

Bien du temps s'écoula avant le retour du baron de Thibosville ! Fait prisonnier par les Turcs, il eut à passer de longues années dans des geôles infectes, sans air et sans lumière.

Évadé par ruse, il voyagea la plupart du temps à pied, mendiant son pain, comme un gueux, et quelle joie pour lui que de fouler de nouveau, après le sol aride du désert, la terre grasse et fertile où s'étaient déroulées son enfance et sa jeunesse ! C'était l'hiver. Cependant, tout au plaisir de retrouver son pays et l'aimée dont il était séparé depuis si longtemps. Richard s'avançait allègrement au pas de son cheval, son court manteau flottant sur l'épaule. Reconnaisant les mille détours du long fil gris qui serpentait à travers les prés.

Stupeur en arrivant à son manoir, pas âme qui vive ! L'herbe poussait entre les pavés dans la cour. Le lierre avait envahi les murs.

Les premiers jours de désespoir écoulés, Richard s'informa autour de lui, s'enquit de toutes parts, rechercha les traces des gens qui auraient pu entendre parler des événements de jadis, demanda à tous ceux qu'il rencontrait ce qu'était devenue sa femme et les causes de sa disparition. Mais rien ne vint éclaircir le mystère qui planait sur le passé. Les quelques paysans qui vivaient aux alentours ne purent ou n'osèrent rien lui apprendre. Il ne reconnut, parmi eux, qu'une vieille femme qui avait servi jadis en son manoir et qui prétendit tout ignorer.

Une nuit, il lui sembla entendre un léger bruit sur le vitrage de la vaste fenêtre aux meneaux de granit. Il y porta les yeux et distingua nettement une fleur de tournesol que la brise faisait trembler contre les vitres serties de plomb.

Accoudé sur son oreiller, le baron ne pouvait détacher ses yeux de cette fleur, dont les pétales, bientôt, se transformèrent en cheveux fins et soyeux. Le cœur, à son tour, s'effaça et, en sa place, apparut la figure pâle et triste de la dame de Thibosville. Longtemps, elle demeura là, pensive, les yeux fixés sur son mari. Celui-ci, cloué sur place par la surprise, L'esprit hanté des plus obsédants souvenirs, se sentait retenu par une force invincible.

CLAUDE PITHOIS

## Légendes du Cotentin



EDITIONS  
GRAVIER CORLAY

tentations, et toujours, aussi, dans sa délicatesse, elle avait su écarter Richard de la méfiance.

Richard, quant à lui, grand et bel homme blond, aux yeux bleus, avait hérité de ses ancêtres vikings la passion des armes et de l'action. Il excellait au maniement du javalot, envoyait le sien dans le goulot des bouteilles, cassait les dents des girouettes et frappait à cent pas les clous des portes. Il connaissait l'art de dresser les chiens et d'affaîter les faucons, de tendre les pièges, savait reconnaître le cerf à ses fumées, le renard à ses empreintes, le loup à ses déchaussures, et où se trouvent ordinairement leurs refuges.

Richard affectionnait surtout un seigneur du voisinage qui était son cousin et dont il avait fait son compagnon favori d'aventures et de chasses : Guillaume de Carnanville... petit et noir, silencieux et taciturne. D'une vigueur trapue peu commune, il n'éveillait guère la sympathie, ses sourcils épais dissimulant à demi un regard empreint d'une cruauté secrète.

*Un jour d'été, alors qu'il se promenait dans les douves asséchées, il aperçut soudain une plante de tournesol qui poussait contre la muraille, précisément sous la croisée miraculeuse. Saisi d'une inspiration, il appela aussitôt ses serviteurs. Ceux-ci creusèrent sur son ordre la terre en cet endroit et bientôt ils mirent à jour un squelette. A l'un des os de la main droite brillait un anneau d'or. Eperdu, le baron se pencha et reconnut la bague de fiançailles qui portait ses armoiries. Aucun doute ne pouvait être permis : les restes de sa malheureuse compagne étaient retrouvés...*

*Cette découverte, rapidement connue dans le pays, remua les cendres du passé. Les langues se délièrent. Et la vérité ne tarda pas à être rapportée au baron.*

*La vieille femme que Richard, à son retour, avait reconnue, vint en effet demander à lui parler.*

*Restée seule, son épouse se vit en butte aux obsessions de celui qu'elle avait déjà maintes fois éconduit : Guillaume qui ne cessait de la harceler. (Guillaume fut tué par un sanglier)*

*Excédé de se voir toujours honni et repoussé, un jour de véritable folie, il éclata d'une colère démesurée. Rassemblant quelques hommes d'armes, il força tes portes de votre casteL égorgea vos serviteurs qui essayaient de défendre leur maîtresse et se précipita dans sa chambre, dont te porte s'ouvrit avec violence sous la poussée de son épaule furieuse. Le poignard dans sa rude main, il bondit sur la malheureuse et la frappa sur le prie-Dieu où elle s'était réfugiée ; il saisit ses tresses, la jeta à terre et la traîna sur te carreau ; et il trépignait, écumait, avec des hurlements de bête fauve. Sa soif de carnage le reprenait.*

*Son accès de fureur passé, Guillaume essaya d'effacer alors tes traces de son crime. Par ses ordres, on creusa une fosse au pied des murailles et il y fit déposer le corps de sa victime, tandis que ceux de vos serviteurs étaient jetés dans l'étang.*

*La vieille dame qui s'était cachée, fut la seule à échapper au massacre et fit le récit à Richard qui la remercia.*

*De magnifiques funérailles furent célébrées pour Solange de Thibosville, dans la modeste église où elle allait autrefois s'agenouiller pieusement au pied de l'autel. Sur te tombe de marbre, où l'effigie de la sainte femme était couchée, on grava cette devise qui fut celle de sa vie :*

*- POTIUS MORI QUAM FOEDARI \**

*- PLUTOT MOURIR QUE SE DESHONORER. »*

### • Manoir Chandeleur

Le manoir Chandeleur, qui a été entièrement détruit en 1922, menaçant de ruine, était situé à la sortie du bourg de Quettehou, en bordure du ruisseau du Vaupreux, dans le hameau appelé aujourd'hui « l'Emprionnerie ».

En 1959, des investigations archéologiques ont été menées en vain.

Une tour ronde en saillie s'imposait sur la façade du logis. Les communs qui l'encadraient délimitaient une cour fermée, qui accédait par un portail avec porte piétonne et porte charretière, comme la plupart des manoirs.

Cette façade était parsemée de petits détails fonctionnels, tels que boulines d'échafaudages, dispersés sur tout l'édifice, et ceux de la volière à pigeons, regroupés en partie haute de la façade.

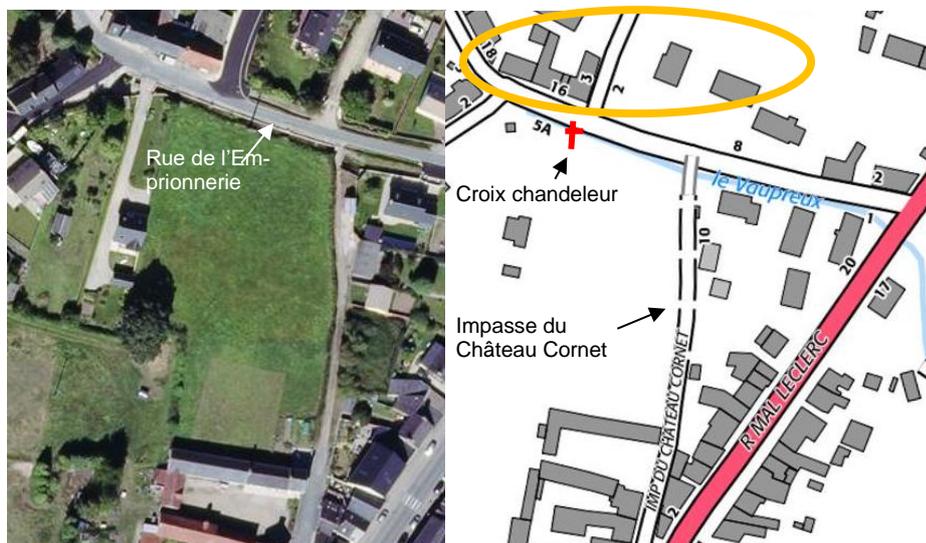
En couronnement de l'édifice, une corniche à modillons formée d'une rangée de lourdes consoles de granite disposées au niveau des sablières... particularité architecturale, surtout caractéristique des édifices d'époque Henri IV ou Louis XIII.

Le détail des fenêtres à meneaux, les éléments d'ornement des arcs et linteaux de porte à cintre chanfreiné ou à accolade, jadis visibles sur ce manoir, pouvaient être datés du dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle.

La partie droite du logis ne comportait que deux niveaux d'habitation avec belle hauteur sous plafond, tandis que la partie gauche présentait trois niveaux plus écrasés, avec un sellier semi enterré supportant deux étages de chambres.

Le manoir Chandeleur a une histoire liée au domaine d'Ansketilvilla et s'appelait « manoir d'Anqueteville ». La plus ancienne famille seigneuriale connue à Quettehou est la famille Anquetil, dont le nom primitif "Anschetil" signifie chêne en Danois. Une branche a donné son nom au village d'Anceville, qui se trouvait près de l'Emprionnerie et où résidèrent les Cantel, sieurs d'Anceville.

Le domaine comptait au nombre de 13 vavassories de la paroisse qui dépendaient de la seigneurie du lieu. Dans la grande baronnie de Quettehou constituée peu après 1080 par Guillaume et son épouse Mathilde, au profit des



sœurs bénédictines de la Trinité de Caen, le manoir d'Ancteville était classé parmi les plus riches tenures roturières de la paroisse.

Comme le fief de d'Ysamberville, le fief d'Ancteville qui possédait son manoir fut ramené au rang de simple vavassorie lors de son rattachement à la seigneurie des Dames de Quettehou.

Vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le manoir passa de la famille Anquetil en possession de la famille Viel, puisque Jehan Viel en rendait aveu en 1438. Le manoir devint la propriété au XVII<sup>e</sup> siècle de la famille Cantel (Une chapelle dédiée à sainte Barbe, occupant le fondement de la tour de l'église saint Vigor, a été édifée par la famille Cantel), puis au début du XVIII<sup>e</sup> siècle aux Michel. Le manoir Anquetil est ainsi devenu le château Cornet.



Base de la croix Chandeleur

En 1741, Jacques Adrien Michel revendait sa terre d'Ancteville à Jean Chandeleur, marchand laboureur du Vast, qui lui a laissé son nom jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle qui vit sa disparition.

Le seul vestige aujourd'hui est la base de la croix Chandeleur, qui se dressait devant le manoir.

### • Halle aux grains (XIX<sup>e</sup>)

Au Moyen âge se tenait un marché là-haut dans le vieux bourg près de l'église saint Vigor. Ce marché est ensuite transféré à l'entrée du village, en bas de la Grande rue qui s'appelait rue de Saint-Vaast, plus facile d'accès et plus de place. Là, une grande ferme s'y installe et des Halles de grande dimension (420 m<sup>2</sup>) sont érigées. A côté, la famille de Brévolles construit son manoir avec dépendances.

Le marché se tient désormais sur la grande place devant les Halles, place dénommée longtemps place du marché, aujourd'hui la place Clémenceau. Ainsi, cet espace devient le centre commercial de Quettehou, et deviendra par la suite le bourg.

La fin de du XVI<sup>e</sup> siècle est une période difficile à cause des guerres de religion. Les ligueurs sont particulièrement actifs dans le Val de Saire, notamment avec François de la Cour, sieur du Tourps à Anneville-en-Saire qui avec son fils François, du même nom, accumula des faits d'armes et pillages. Ils brûlent le château de Réville en juillet 1791, puis ceux de Saint-Pierre-Eglise, de Carnetot, de Montfarville, etc. En 1595, les halles sont réparées, mais tombent en ruine.

Reconstruites en 1610, plus petites (80 m<sup>2</sup>), elles dureront jusqu'en 1741. Au coin de la place, une maison abrite les services du poids seigneurial. Les seigneurs ont également un rôle de police administrative concernant les poids et mesures, la voierie, le contrôle des prix, les marchés, le fermage, les droits de passage.

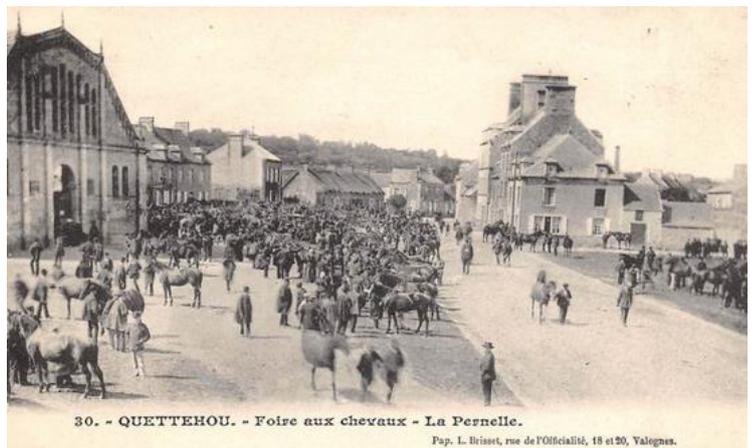
En 1741, elles seront rebâties, plus grandes (240 m<sup>2</sup>), sans doute le signe de la reprise du commerce en ce XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, elles sont reconstruites sans se soucier du voisinage, notamment à proximité du manoir de la famille de Brévolles, leur masquant les fenêtres.

A la Révolution, Quettehou devient une commune puis chef-lieu de canton (constitution de l'an III) mais ne possède pas de bâtiments, notamment pour y installer sa mairie et le Justice de paix. Le presbytère, les Halles, la maison du poids seigneurial ont été vendus comme bien national.

En 1815, la commune achète un champ à proximité de la place du marché pour, tout d'abord y garer charrettes et chevaux le jour du marché, puis pour la tenue des foires. Aux deux foires existantes (4 mai et 8 octobre), sont ajoutées deux nouvelles foires en 1832, l'une le jeudi avant le mardi gras et l'autre le 20 juillet pour la Ste-Marguerite, aujourd'hui fête communale de Quettehou qui se tient autour et dans les halles.

C'est à cette fête que se tenait la louerie de domestiques qui se pratiquait aussi dans d'autres communes.

Les halles appartenant à la famille Le Chevalier, la mairie n'en touchait aucune ressource (droits de terrage).



Alors la commune se décide à construire, en 1861, des nouvelles halles sur le champ de foire, l'actuelle Halle aux grains (362 m<sup>2</sup>). En 1872, elle rachète les anciennes halles pour les détruire.

Aujourd'hui, la Halle aux grains dispose d'une grande salle pouvant accueillir diverses manifestations (concerts, conférences, expositions, soirées dansantes, loto, etc.)

- **Gare de Quettehou (XIX<sup>e</sup>)**

Elle était située au point kilométrique (PK) 022 de la ligne de Valognes Montebourg à Saint-Vaast-la-Hougue et à Barfleur. La gare de Quettehou fit partie de la première section de Montebourg - le Ham et Saint-Vaast dont le choix de l'emplacement de la station a été approuvée en 1879, mais mise en service qu'en 1886.

Elle est fermée à tous trafics en 1948 lors de l'arrêt de l'exploitation de la section de Valognes à Saint-Vaast-la-Hougue.

L'ancien bâtiment voyageurs a été réaffecté en école.



Quatre à cinq trains par jour desservait chacune des branches de la ligne Cherbourg-Valognes par la côte. Ils ont participé au développement économique de la région, acheminant voyageurs et marchandises. Malgré des correspondances peu efficaces et des retards fréquents – le petit train le « Tue-Vâques », à la lenteur légendaire, n'était pas un express ! – la ligne rencontrait un certain succès, notamment auprès des pêcheurs, des éleveurs et des maraîchers.

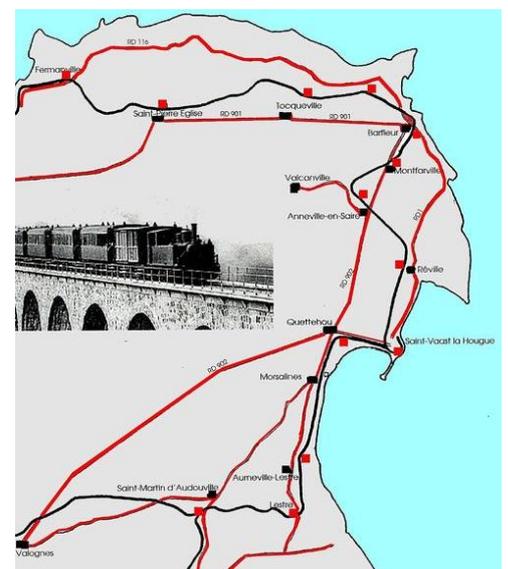
Après rachat de la Compagnie de chemins de la Manche (CFM) par le département, la ligne Cherbourg - Barfleur fut confiée en 1926 à la Compagnie des Tramways normands (TN) qui, fusionnant avec les CFD (Compagnie de chemins de fer départementaux), deviendra en 1928 la Compagnie des Chemins de fer normands (CFN), filiale du groupe autocariste SCF Verney.

Sous l'impulsion des CFN apparurent de nouveaux véhicules sur la ligne, avec la mise en circulation d'automotrices à essence construites sur châssis de camions américains GMC et leurs remorques, puis d'autorails diesel de conception Verney.

Cependant, les difficultés financières de la compagnie continuèrent de s'accroître, conséquences d'une concurrence routière grandissante (en partie organisée par la compagnie CFN elle-même) et d'une gestion douteuse, souvent pointée du doigt par les Conseils Municipaux. Le 31 mars 1937, le Conseil général de la Manche décida de supprimer la ligne au profit d'autobus, suppression finalement retardée en réaction à une forte mobilisation locale.

Entre 1941 et 1944, le réseau des CFN fut réquisitionné et intensément exploité par l'occupant allemand, transportant de l'ordre de 60 000 tonnes par mois pour l'édification du Mur de l'Atlantique.

Sabotées en juin 1944 par les Allemands, les infrastructures furent rapidement réhabilitées par les autorités alliées du RTO, qui remirent aux CFN l'exploitation du réseau, pour répondre aux besoins de l'armée (en priorité) mais aussi des civils. Début 1945, un train régulier Barfleur - Saint Vaast - Valognes fut mis en service mais la ligne fut abandonnée trois ans plus tard, en 1948.



### *Le Rabey*

Sur la D902 Valognes – Quettehou, l'on traverse une portion très ombragée sous la voûte d'arbres plus que centenaires, c'était jadis le « Domaine du Rabey » : Bois du Rabey, Haras du Rabey, Ferme du Rabey

### • Bois du Rabey

Les origines du Bois du Rabey remontent à l'époque où la quasi-totalité de la région était recouverte par l'immense forêt de Brix qui, vers 1550, couvrait encore quelques 13 000 arpents c'est-à-dire 7 000 hectares.



Aujourd'hui, de cette grande forêt, ne subsistent qu'une demi-douzaine de morceaux, parmi lesquels le Bois du Rabey, le plus vaste du Val-de-Saire. En septembre 1818, le Général Le Marois s'était rendu adjudicataire de *Bois Rabbey* (418 hectares). Il y fait défricher environ 50 hectares et construire une ferme avec ses accompagnements et dépendances. Par la suite il se rendit propriétaire de parcelles de terres labourables ou plantées. Ainsi, son domaine de bon rapport figure longtemps dans les comptes de gestion de la famille Le Marois, aussi bien au titre de produits de fermages que de biens de régie...

Jadis, les grands-pères racontaient au coin du feu des histoires à faire frémir les jeunes enfants. *Dans le bois, des empreintes de pied profondes de 15 cm auraient été repérées la gent locale en a déduit que le diable chausait du 35 !*

Selon une autre légende en rapport avec l'arbre à la fée, veut qu'un pauvre pêcheur nommé Lucas fut conduit de nuit par Satan en personne au pied d'un immense chêne dont le tronc recelait un trésor d'or et de bijoux que gardait une belle jeune femme. Inutile de dire qu'il lui faudra vendre son âme au diable pour profiter de ce trésor, ce qu'il fit plusieurs années durant avant de se repentir et terminer sa vie dans un dénuement absolu !

Très longtemps le bois fut exploité par la famille Grandguillotte, à la fois bûcherons et charbonniers.

Dévolu à Diane de Ganay, épouse Meyer, petite-fille de Jane Le Marois, en 1961 dans le cadre de la succession familiale, le Bois du Rabey fut le premier bien dont elle dut se séparer, vers 1964. Aujourd'hui, le bois serait exploité par un groupement privé.

Le Bois du Rabey constituait aussi un territoire de chasse exceptionnel. Un pavillon de chasse avait été édifié du temps du général Le Marois qui est en ruines aujourd'hui. La Maison du Garde, quant à elle, est toujours en bon état.

La surface boisée et la relative variété des milieux confèrent à ce bois un intérêt écologique marqué.

Les espèces végétales recensés y sont typiques avec par exemple la fougère le Polystic à aiguillons (*Polystichum aculeatum*), ainsi qu'une mousse et d'une hépatique corticoles peu communes : *Ulota bruchii* et *Frullania fragilifolia*.

Au niveau ornithologique, ce bois est intéressant, car il abrite des espèces peu communes. Le pic épeichette (*Dendrocopos minor*) et l'engoulevent d'Europe (*caprimulgus europaeus*) viennent y nicher.

En hiver, on y note la présence du pinson du Nord (*fringilla montifringilla*) et de la bécasse des bois (*scolopax rusticola*).

### • Haras du Rabey

L'élevage de bovins était depuis l'origine de la ferme l'activité essentielle de la ferme du Rabey. Avec le nouveau bail consenti à M. Le Comte Jean de Ganay (1861-1948), les bœufs et vaches durent laisser place aux équidés.

Le Comte de Ganay au cours de ses douze années passées dans l'armée, s'est développée en lui une véritable passion pour le cheval, et fréquentait à maintes reprises le Domaine de Pépinvast et participait aux chasses organisées par Jean Polydor Le Marois (1839-1889), dont la fille Jane (1870-1961) avait épousé en 1889 son frère cadet, André de Ganay (1863-1912). Le Comte le Marois avait fondé en 1872 un haras, au hameau de haut, non loin de son château de Pépinvast (Le Vicel), où il développa l'élevage des chevaux avec une certaine réussite. Dans les années 1880, il avait également fait construire à proximité du château, avec beaucoup de style, des écuries, des remises et une sellerie, destinées au service du châtelain et de sa famille.

Cette réussite incita Jean de Ganay à démissionner de l'armée pour créer son propre haras. Dans la ferme du Rabey que le Comte Albert le Marois (arrière-petit-fils du Général) lui loua bien volontiers, Jean de Ganay mit peu de temps pour l'adapter et y accueillir un reproducteur d'élite et d'excellentes juments. Rapidement, il en fit l'un des trois meilleurs haras de la région (aux côtés de ceux de Pépinvast et Martinvast).

En tant qu'éleveur et propriétaire d'écuries de courses, il accumulera les succès, ce qui lui valut, entre autres, d'être porté à la présidence de la Société des Steeple-



Ce qui fut la Ferme et Haras du Rabey



Chases de France et celle de la Société d'Encouragement, jusqu'à sa mort en 1948.

La Première Guerre mondiale mit probablement un terme à cette période prestigieuse et fructueuse pour le Comte de Ganay. Le ministre

de la Guerre l'envoya en mission aux Etats-Unis d'août 1914 à avril 1915 pour y acheter des chevaux pour l'armée. Il créa par la suite d'autres haras, notamment celui de la Coquenne (Godisson dans l'Orne), d'abord dédié aux chevaux de galop, en tant que fief du Comte de Ganay avant de devenir celui de la famille Aga Khan.

### • Ferme du Rabey

Après la Première Guerre mondiale, la Ferme du Rabey retrouva sa vocation première c'est-à-dire l'élevage de bœufs et vaches, comme c'est toujours le cas aujourd'hui.

Les héritiers du général Le Marois furent tour à tour propriétaire du domaine du Rabey : son fils Jules Polydor ; le comte Jean Polydor, dit Paul Le Marois ; la veuve de ce dernier, la Comtesse le Marois, née Marie Mathilde Landon de Longueville et son fils, le Comte Albert Le Marois ; la Comtesse de Ganay, née Jane Le Marois ; son fils Robert, qui cédera dès 1961 ses droits sur le Rabey à sa fille, Diane de Ganay, épouse Meyer.

La ferme fut très longtemps exploitée par la famille Cadet, fermiers de père en fils jusqu'à ce que Diane de Ganay cède, en 1992, la ferme à de nouveaux propriétaires qui l'exploiteront ...

### Cours d'eau & ponts

• **Le Vaupreux** est le cours d'eau le plus important de Quettehou. Ce ruisseau côtier prend sa source au village du Tronquet à Quettehou, délimite brièvement les territoires du Vast et de Quettehou, et se jette dans la mer à Saint-Vaast-la-Hougue, dans l'anse sablonneuse du Cul de Loup, à côté de la ruine du Moulin du Dyck.

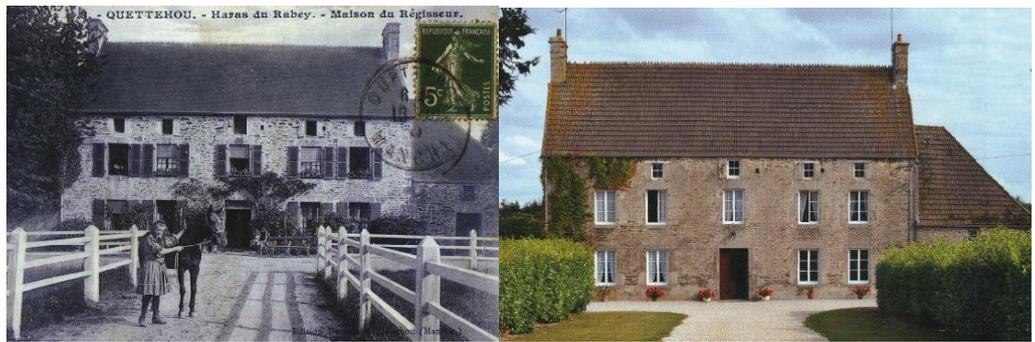
Il alimentait jadis trois moulins et fournissait également l'eau à plusieurs quartiers de Quettehou. Les lavandières venaient laver le linge dans un grand lavoir, le lavoir du Bas Bourg.

• **La Chouetterie** prend sa source à un kilomètre en amont du hameau Venoux qu'il traverse, longeant le Chemin de la Chouetterie (autrefois chasse sans doute créée par le ruisseau). En 1933, la source a été captée pour alimenter en eau les communes de Quettehou et de Saint-Vaast. Mais elle n'a été captée qu'en partie, ce qui explique qu'il coule le long du chemin, et parfois sur le chemin lui-même. Il traverse la D216, puis sous la D14. A partir de là, il disparaît dans une canalisation souterraine pour rejoindre le Vaupreux. Autrefois, ce ruisseau formait une pièce d'eau avant de rejoindre le Vaupreux.

• **La Bonde**, est aussi un petit ruisseau côtier qui sépare d'abord les territoires de Saint-Vaast-la-Hougue et de Quettehou, passe au Pont des Bernes, puis traverse l'Espace Naturel Sensible avant de se jeter au nord de l'Anse du Cul de Loup, au niveau de l'ancien abattoir municipal devenu entreprise ostréicole.



Pont des Bernes



La maison du régisseur



L'Embouchure du Vaupreux



Ruisseau de la Chouetterie, Hameau le Venoux



- **Le Godey**, ruisseau côtier, prend sa source au Sud du bois du Rabey à Quettehou. Il matérialise la limite communale de Quettehou et Morsalines (communes associées désormais), puis se jette dans la mer, dans l'Anse du Cul de Loup à proximité de La Redoute à Morsalines.
- **Le Pladoy**, tout petit ruisseau, prend sa source à environ 150 m au sud du village le Valvacher et se jette dans le Vaupreux au niveau de l'intersection rue de l'Emprionnerie et chasse aux Gresles. Deux sources sont captées.

### Moulins à eau

#### • Histoire des moulins à eau

Témoins souvent oubliés d'usages révolus, les moulins qui constellaient les cartes anciennes du Cotentin ont, jusqu'après leur abandon et celui de leur voirie ou de leurs biefs, durablement marqué les paysages. Isolés en fond de vallon, moulins à eau puis minoteries ont rendu méconnaissable le cours initial des rivières jusque dans les estuaires où la topographie façonnée par les moulins à marée n'est plus lisible.

L'histoire des moulins commence par la recherche de moyen mécanique pour moulinier les céréales de l'antiquité à l'industrialisation. Parmi les plus anciens, la meule dormante plane sur laquelle on écrasait le grain à l'aide d'une molette, apparue vers 10000 av. J.C. en Palestine, et vers 6000 av. J.C. en France. Puis le moulin à mouvement rotatif – meule inférieure fixe (dormante) et une meule supérieure qui tournait – est apparu juste avant l'arrivée des Romains, au II<sup>e</sup> siècle av. J.C. et évoluera au fil des siècles.

Ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle aussi que les moulins à eau et à vent sont apparus en Europe. Il a fallu attendre le IX<sup>e</sup> siècle pour que les seigneurs et le clergé construisent les premiers moulins à fours "Banaux" : nom issu de la taxe dont était redevable chaque meunier exerçant. En effet, le seigneur exerçant sur les terres et sur les hommes un pouvoir de contrôle et juridiction, exerçant son pouvoir sur le pays, il va faire entrer les rivières sous son autorité. Ainsi, il fait installer le droit du seigneur sur la rivière qui coule en son fief et impose aux habitants de la seigneurie de venir moulinier leurs grains

en contrepartie du paiement d'une taxe. C'est le ban du moulin.

Au sein du village, le moulin est aussi important que l'église, au point d'être baptisé par des historiens « église inversée ». Il représente, la liberté, on y va librement, et la mouture n'en est pas l'unique raison, on y parle, on y rit, on y chante. Tandis que le lavoir est le lieu des femmes, le cabaret celui des hommes, le moulin est mixte, c'est une occasion de sortie, de rencontres, de conversations agréables, utiles ou futiles. On y discute de tout, du temps, des affaires familiales, on négocie des transactions, on y organise des rencontres, eh oui, en vue de mariages, ou bien des rendez-vous galants.



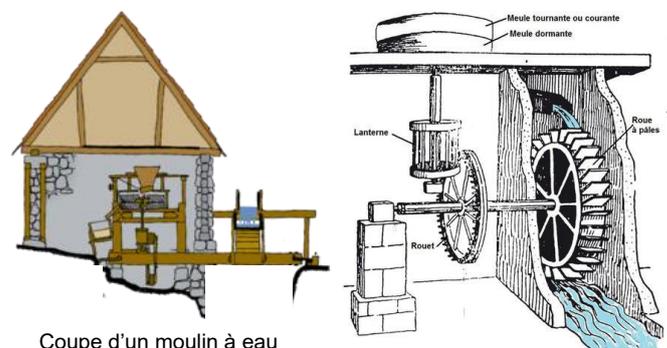
Le meunier est l'homme clé du village (pas de meunier, pas de farine), à la charnière entre les villageois paysans et seigneur auquel il paie la rente. Mais, le mode de règlement en nature, droit de poignées (dix-septième boisseau à verser au seigneur après avoir mis de côté l'émouture, part qui lui revient) contribue à créer la suspicion envers le meunier qui règne en maître sur son moulin, les trompant tous les deux.

La mauvaise réputation du meunier, tout puissant et parfois voleur donc, s'ajoute celle de meunier séducteur, libertin, un coq de village coureur de jupons, celle aussi du mari malheureux !

A la Révolution, moulins et terres confisqués sont vendus comme bien national. Après environ sept siècles de fermage, les meuniers en place alors fermiers de leurs seigneurs, ont l'opportunité de devenir propriétaires de l'outil de travail qui leur avait été confié.

Plus de 800 moulins ont œuvré en Cotentin et, à la faveur d'un réseau hydrographique parmi les plus denses de l'Ouest, alimenté par des précipitations régulières et abondantes, plus des trois quarts étaient mus par la force hydraulique.

**Au Moyen âge, au moins trente-deux moulins étaient alimentés par la Saire.** Vingt-deux autres étaient installés en plus sur ses principaux affluents. Vers 1830 la vallée de la Saire est le principal foyer industriel du Cotentin avec ses filatures de Gonville et du Vast (XIX<sup>e</sup>), les usines à papier (3 unités au Vast), les laminoirs et une laiterie à Valcanville. Aujourd'hui, la quasi-totalité des moulins a disparu. Certains sont à l'abandon ou transformés en résidences, d'autres, faisant face aux contraintes économiques, continuent par amour du métier... Majoritairement, ils servaient pour moulinier les céréales, productions vivrières dans une région où les cultures dominent.



Coupe d'un moulin à eau

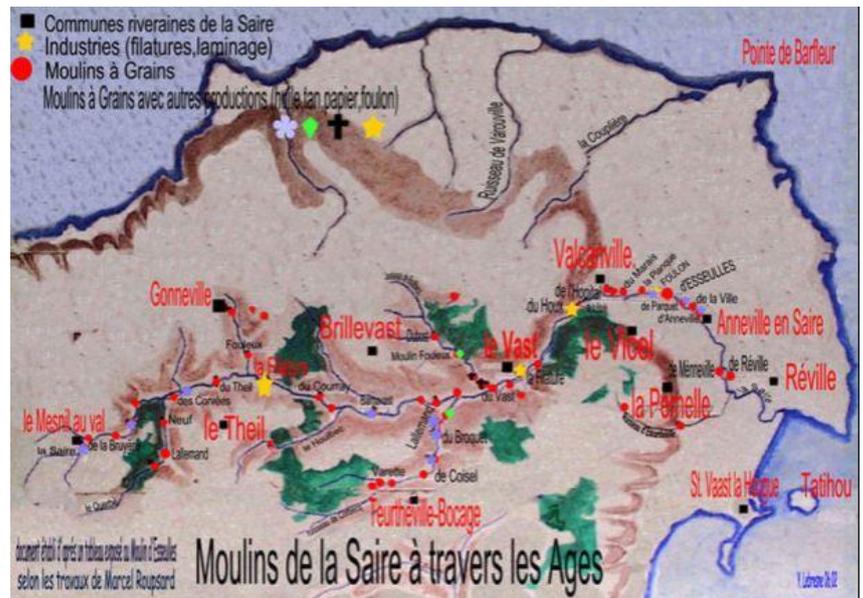
A Quettehou, il y avait 4 moulins : 3 sur le Vaupreux et 1 sur le Pladody.

Le plus connu est celui situé à l'estuaire du Vaupreux, **le moulin du Dick**, dont on voit encore quelques vestiges.

Toujours sur le Vaupreux, il y avait **le moulin de la Bitoterie**, et plus en amont il y avait un **moulin à tan**.

Sur le Pladody il y avait **le moulin d'Anceville**.

Le quatrième, dénommé le **moulin Wairondel**, est mentionné dans des actes de 1470, mais l'on ne sait pas où il se situait.



- **Moulin du Dick (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup>)**

Il est sans doute le plus ancien des moulins situés sur la commune. Il est situé sur le ruisseau le Vaupreux, près de son embouchure. Vu l'endroit où il est placé, il aurait pu être un moulin à marée.

Le nom Dick vient du vieux normand, une surélévation de protection contre l'eau (*dike* en norvégien, *dijk* en néerlandais et *digue* en français).

Il a cessé de tourner au début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, il ne reste que des ruines.



- **Moulin du Chemin ou moulin de la Bitoterie (XV<sup>e</sup>)**

Il est mentionné en 1436-1437. Il se situait sur le Vaupreux, au hameau la Bitoterie, à la limite de Quettehou et de la Pernelle, sur le chemin de Barfleury, à l'angle des rues Maréchal Leclerc et l'Emprionnerie.

Il a cessé son activité au début du XX<sup>e</sup> siècle.



- **Moulin à tan**

Plus haut sur le Vaupreux, juste en dessous le Frestin sur le Chemin du Moulin, il y avait un moulin à tan, géré par Quentin.

Il y broyait les écorces de chêne pour sa tannerie. La tannerie se trouvait au fond de la Chasse de la Tannerie. Elle est depuis devenue la Rue de Teinturerie.

De ce moulin la roue est encore bien visible.



### • Moulin d'Ancteville (début XIII<sup>e</sup>)

Il est situé sur le ruisseau le Plaidoy, juste après son confluent avec le ruisseau le Vaupreux. Il fut construit suite à un accord entre Jeanne, abbesse de la Trinité de Caen et Robert de Courcy, seigneur de la Hougue.

Il était encore exploité au début du XX<sup>e</sup> siècle par les Glatigny, qui avaient une boulangerie dans le bourg.

Après sa fermeture en 1924, il est transformé en laiterie dont on peut voir encore les bâtiments au hameau l'Emprionnerie.

C'est un Danois, M. Sorensen qui racheta les bâtiments du moulin et en fit la première laiterie de Quettehou qui sera rachetée en 1930 par les frères Bretel, bien connus à Valognes. Cette petite laiterie fonctionnera jusqu'en 1954.



### Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies. On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.



par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment.

Le bord du lavoir comportait en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant dans la lessive, les saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire.

Le deuxième jour, le linge est battu et frappé comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région... Ils font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.

Sur le site « Lavoirs de la Manche », trois lavoirs sont répertoriés dans la commune de Quettehou : lavoir du vieux puits (ou lavoir du Pont Rasé), de l'Emprionnerie et de la rue Flandres Dunkerque.



Lavoir de l'Emprionnerie



Lavoir du Vieux Puits (chemin de la Chouetterie)



Lavoir rue Flandres Dunkerque

### Croix de chemin & calvaires, oratoires...

Les croix de chemin et calvaires se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.



## Randonner à Quettehou

- Quelques randonnées autour de Quettehou, au départ de la Halle aux grains, sont proposées par l'Office de Tourisme ...
- Ou **tout autre circuit** à la discrétion de nos guides.



### Sources

Divers sites internet, notamment Wikimanche et Wikipédia ; 1944 la bataille de Normandie - la mémoire ; Archéologie de la France Informations (les occupations littorales du Nord Cotentin) ; Beaucoudray.free ; Chemins de fer (lignes oubliées) ; D-Day Overlord ; Eglises en Manche ; Généanet ; Inventaire National du Patrimoine Naturel (INPN) ; Lavois de la Manche ; Le petit Manchot ; Notes historiques et archéologiques (le50enligneBIS) ; Ouest-France ; Patrimoine Normand ; Persée.fr ; Quettehou-le rivage (dossier) ; Site de la commune Morsalines ; Site de la commune Quettehou ; Transportrail ;

Ouvrages & documents : "601 communes et lieux de vie de la Manche" de René Gautier (2014) ; Revue du Cotentin VIKLAND ; ...

Remerciements à :